



## Repenser le travail avec Thomas Schauder

Thomas Schauder a commencé par des chroniques régulières dans Le Monde Campus en 2017. Des analyses d'un fait d'actualité par le filtre de la philosophie, manière de montrer aux lycéens qu'on peut «faire de la philo au quotidien». Voilà comment a débuté un travail de réflexion sur la place du travail dans notre existence en partant d'un premier constat. «Les gens à qui je parlais avaient l'impression de travailler tout le temps. Je me suis demandé d'où venait cette impression et quelles en étaient les conséquences. J'ai publié plusieurs articles qui traitaient de cette question et un éditeur est tombé sur ces articles et m'a demandé d'en faire un livre. C'est comme ça qu'est né le projet La société de consommation». Et de poursuivre: «J'espère avoir été juste. Pour le moment, les échos vont en ce sens. Beaucoup de gens me disent qu'ils se reconnaissent dans ce livre. J'en suis heureux et malheureux parce que le constat au départ du livre est assez triste».

### Cet étouffant travail

«On vit tous à peu près la même chose dans la société actuelle. Un grand nombre d'entre nous a la sensation que le travail occupe une énorme place dans notre vie, une place bien plus grande que les bénéfices que nous en recevons. En termes financiers mais aussi en termes de sens, d'utilité. Ce décalage entre l'énergie que nous y consacrons et les bénéfices que nous en tirons produit une énorme sensation de mal-être chez les travailleurs. En tout cas dans la plupart des catégories socioprofessionnelles». Parti de ce constat, Thomas Schauder a tenté d'en analyser les origines et les conséquences. «J'ai essayé de montrer que ça ne relève pas seulement du monde du travail mais de l'organisation de toute la société, le monde du travail n'étant que la partie émergée de l'iceberg.» «Mon titre est provocateur. Consommer quelque chose, c'est le détruire. Dans la consommation, il y a destruction des ressources naturelles, des matières premières, de la biodiversité dont le débat public s'est aujourd'hui heureusement emparé mais ça fait des décennies que les scientifiques nous alertent».

La destruction touche aussi l'homme. Ces ressources «sont aussi des ressources humaines, des ressources psychiques». D'où des maux dont l'analyse est finalement très récente. Le burn out (épouement au travail), le brown out (perte de sens du travail), le bore out (l'ennui profond).

### L'homme et la matière

À ses yeux, la question essentielle c'est: «Qu'est-ce que je fais?» «Dans le management actuel, il y a tout un courant qui cherche à remettre au premier plan cette question du sens. Je pense qu'il ne le fait pas bien mais on voit que c'est un problème pour eux». Manque manifestement la hauteur de vue nécessaire: «Il y a la question du sens qui est un problème pour le manager, mais aussi la question du social et la question de l'écologie. Je crois qu'il faut relier ces éléments-là que l'on a tendance à mettre dans trois champs distincts. Pour moi, c'est un levier politique, un levier pour la transformation de la société». Ce qui fait le lien entre ces trois éléments peut à son sens servir de levier politique: la diminution du temps de travail. «Diminuer la production, diminuer la consommation, pour gagner en qualité. Travailler moins, travailler mieux, consommer moins et consommer mieux». Une proposition qu'il résume d'une formule provocatrice «Ne rien faire plutôt que faire rien». À la romaine. L'Otium rappelle le philosophe, mêle la culture, l'art, la créativité en véritable contrepartie au travail. Premier constat, les références de Thomas Schauder qui courent de Jacques Lacan à Noir Désir ont le grand mérite d'ouvrir la réflexion aux plus jeunes. Second constat, la lecture de La société de consommation incite le salarié à réfléchir à sa propre situation. Et finalement, si la plus précieuse des matières premières du monde était l'homme et non la matière? Les solutions qu'il propose découlent toutes de ce postulat. «La société de consommation - Pour une politique de l'oisiveté», Thomas Schauder, Ed. Marie B., collection Lignes de repères, 174pages, 17 €.